

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Chandler et cie **De la pâte de mots**

René Lapierre

Volume 28, Number 5 (167), October 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31068ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapierre, R. (1986). Chandler et cie : de la pâte de mots. *Liberté*, 28(5), 40–42.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

RENÉ LAPIERRE

CHANDLER ET CIE

De la pâte de mots

[Les magazines critiques et intellectuels] *n'expriment jamais la vie, mais un dédain pour la conception que les autres s'en font. Ils ont l'intolérance des très jeunes et l'anémie de ceux qui travaillent en vase clos et fument trop la nuit.*

A propos, voudriez-vous adresser mes compliments au puriste qui relit vos épreuves?

Raymond Chandler

Tout le monde a lu un roman policier. Tout le monde sait ce que c'est, ou croit le savoir. *Du balai.* Alléguons pour faire court une sorte de caricature du genre: ce texte pas très soigné mais riche d'intrigue, que l'on dévore en une nuit pour vite apprendre qui a fait quoi ou pour enfin savoir si ce bon diable de Willie, la belle et fourbe Amélia, cet inquiétant colonel Seuss vont parvenir à s'en tirer.

D'autres ouvriront les tiroirs secrets, comme disait Flaubert; nous irons plutôt piocher une terre inculte. Policier, dites-vous? Sujet deux fois banal: d'abord tout le monde en lit, la chose n'a strictement rien d'électif. *Tu crois pas si bien dire.* Il se trouve même un peu partout des associations et des fan clubs, d'énormes amicales des enrégés de la série noire, vouant à leurs préférés une passion idolâtre. Qui dit policier évoque aussitôt le fort tirage, la consommation massive, la gloire et tout le reste. (Du moins avec un peu de chance: nous sommes au

niveau des images, pas à l'étage des comptes.) Méconnus, alors? Tenus en pauvre estime? Moins de moutarde, merci.

Cela étant, distinguons tout de même: ici les polars nobles, les *romans* au sens plein du terme, façon Chandler. Autour, les autres, parfois célèbres et parfois moins, parents indifférents de Chase ou de Spillane, de Carter Brown ou de Cheney. *Continuez le massacre*. C'est à ceux-là le plus souvent que s'attache le grelot. Textes bâclés, traductions exécrables, facture de série, papiers brouillons et tout le reste. Clichés sur clichés, le signe d'infamie. *Cause à l'autre*.

Je ne veux réhabiliter personne, que l'on s'entende au moins là-dessus. Tout est très bien ainsi. *On repique au jeu*. Qu'il y ait eu par exemple cette histoire de plagiat autour du *Requiem des blondes*, roman de Raymond Marshall, alias René Raymond, alias James Hadley Chase, auteur du célèbre *Pas d'orchidée pour Miss Blandish*, fait maintenant, qu'on le veuille ou non, partie de ce livre. Plus encore, *c'est là le livre même*. (Ses éditeurs avaient toujours souligné le mérite de Chase d'avoir écrit en six week-ends à peine ce fameux livre, dans lequel Raymond Chandler devait sitôt reconnaître un plagiat de ses propres livres, avec ceux de Jonathan Latimer et d'Hammett. La justice s'en étant mêlée, Chandler avait finalement obtenu gain de cause et réparation: l'autre dut rembourser les frais de justice, présenter ses excuses et promettre qu'il ne recommencerait plus.)

Voilà précisément l'extraordinaire; sauf exception, la relation qu'entretiennent avec le langage et la culture (avec le monde) de tels livres n'est pas de nature appréciative mais dépréciative, animée dans le roman noir d'une dérision cynique (l'amertume fatiguée du buveur de scotch). *Trop petit mon ami*. Résultat, le lecteur est invité à croire que la langue n'a pas d'importance, qu'il s'agit en fait là d'une chose dont on passerait bien s'il ne fallait pas écrire ce fichu livre, raconter tout cela en plus de le vivre, de l'avoir vécu. D'où la fatigue, le bâillement blasé, l'humour en conserves, *Diaphane en diable*: généreux clichés

qui n'arrêtent pas de signaler le code, de souligner par opposition à la vacuité des mots le relief des choses, le grain rêche du réel. *On se défonce*. (Enfin, ce qu'on en dit; c'est à prendre ou à laisser. Il faut au moins une dupe quelque part.) C'est le contraire du poétique, plus précisément du poétique négatif, renversé — on ne dit pas *noir* pour rien. Et cela donne justement des choses extraordinaires, à l'image même du procédé. *N'y mettez pas votre nez*: pages malpropres, pin-up dépourvue de tout rapport avec l'histoire, orthographe imprévisible et taches d'encre. Rimbaud serait devenu le saint patron des typographes. On trouve même de temps à autre des avertissements: «Cet exemplaire a été imprimé en grande série. Il se peut ainsi que certaines imperfections aient échappé à nos contrôles; si tel était le cas, prière de le retourner à l'éditeur qui le remplacera.» Et comme pour confirmer la mercantile vérité de tout ceci, en couverture quatre, d'authentiques publicités de Bastos blonde et de Balafre. *Pas de vie sans fric*. Belle machine dont il faut lire le mouvement, lire, c'est-à-dire prendre à la lettre, saisir à pleine main le résidu: les mots. *Ferme ta malle*. L'humble pâte dont, faute de mieux, nous sommes faits. C'est peut-être ce qu'il y a de mieux, en fin de compte: dans les polars, l'auteur est forcément discret. Plus ses personnages sont bavards, moins ils vivent longtemps de toute façon.